

# REVUE

# ADVENTISTE

29<sup>e</sup> ANNÉE

1<sup>er</sup> FEVRIER 1925

## Avant le Départ

L'armée des Elèves-Colporteurs, à Collonges, en Mai 1924



DE BAS EN HAUT, DE GAUCHE A DROITE : *Premier rang* : Frères G. Vandromme, J. Desmet, F. Favre, J. De-  
veugle, A. Cornaz, G. Jäger, R. Bentz, R. Klingbeil, R. Guenin, E. Ducret.

*Deuxième rang* : Sœurs M. Peller, M.-L. Moser, Frères F. Magnus, F. Lavanchy, F. Charpiot, P. Badaut, A. Pache,  
J.-A.-P. Green, G. Haberey, V. Speranza, sœurs E. Retournat, M. Schär, A. Lauret, H. Vairet, J. Bardiaux.

*Troisième rang* : Sœurs E. Huguenin, A. Myllecant, M. Kamm, A. Klingbeil, H. Monseu, J. Génard, S. Cornaz, F.  
Haberey, G. Schmidt, S. Aynié, F. Schullz, H. Grisier, D. Guyot, A. Van Vreckem, E. Leroy, I. Grisier, M.-L. Sauvan.

*Quatrième rang* : Frères J. Lulu, R. Couchaux, C. Dudragne, J. Boix, sœurs C. Jost, J. Peller, S. Reynaud, E. Rhorer,  
E. Vaucher, Frères J. Gonzalès, A. Ledoux, J. Kamm, J. Rosalo.

*Cinquième rang* : Frères G. Desmet, R. Dunkel, G. Nassogne, E. Mauchamp, P. Haigneré, E. Benezech, L. Gerber, M. Lou-  
rinho, A. Jäger, W. Ruf, G. Ferrier.

*Sixième rang* : Frères G. Vaccaro, I. Araw, C. Koepfel, G. Ferraro, J. Reynaud, M. Iserte, P. Cupertino.

# „Que ferai-je de Jésus ?“

Notes d'un sermon de frère A.-V. Olson, prononcé à Paris le 16 août 1924.

« Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle Christ ? Tous répondirent : qu'il soit crucifié. » Mat. 27 : 22.

Vous savez tous à quelle histoire mon texte appartient. Pilate est assis sur son siège de juge. Devant lui se tient Jésus de Nazareth. Jésus est pâle ; son visage porte l'empreinte des luttes et des angoisses de Gethsémané. La salle d'audience est bondée d'une foule hostile. Depuis des heures, Pilate examine le cas du coupable, déclare qu'il ne trouve en Lui aucune faute et cherche un moyen de le libérer. Il fait choisir au peuple celui auquel il veut rendre la liberté, et propose le Christ ou Barabab. Pilate dit alors : « Que ferai-je de Jésus ? » Ici Pilate arrive au point culminant de la crise qu'il traverse. Il doit prendre une décision. Sa conscience lui dit que cet homme est innocent. Sa femme lui envoie un message lui recommandant de n'avoir rien à faire avec ce juste. Cependant, au moment où Pilate est indécis, les Juifs s'écrient : « Si tu ne livres pas Jésus, tu n'es pas l'ami de César.

Judas avait vendu Jésus pour trente pièces d'argent, et maintenant, à son tour, lorsque Pilate se demande ce qu'il fera de Jésus, il Le renie pour s'assurer la considération de César. Il le condamne. Moment terrible pour Pilate. Que ferai-je de Jésus ? L'accepterai-je pour mon roi, mon Sauveur, vais-je prendre position pour ce qui est juste et vrai, ou, pour plaire aux Juifs vais-je condamner ?

Depuis les jours de Pilate, les hommes ne se sont-ils pas trouvés dans la même situation ? Ils ont tous passé par un certain tournant où il fallait décider. Les uns ont pris position pour Jésus, les autres contre. Dans le neuvième chapitre des Actes, Jésus rencontre Paul sur le chemin de Damas. A ce moment, Paul a vécu le moment décisif de sa vie : « Qui es-tu Seigneur ?... Je suis Jésus que tu persécutes.... Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » Et là, Paul eut à décider s'il voulait abandonner son ancienne vie pour en mener une nouvelle et porter la croix de Christ. Paul a choisi la manière de vivre imposée à Christ. Il a bien choisi. Cela lui a coûté sa position et l'honneur de ceux qui l'entouraient. A partir de ce moment, il mène une vie de sacrifice. Mais à la fin de sa carrière il peut dire : J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. »

Dans le même livre des Actes, au chapitre 24, nous trouvons d'autres exemples. Prenons d'abord celui de Félix. Vous vous souvenez que Paul, accusé par les Juifs, se trouvait devant les juges lorsqu'on lui donna l'occasion de parler. Paul s'explique. Le gouverneur fut vivement impressionné par les paroles de l'apôtre. Paul amenait Félix au moment critique de sa vie. Il le suppliait de suivre le Christ. Et Félix tremblant prononça ces tristes paroles : « Retire-toi ; quand j'en trouverai l'occasion, je te rappellerai. » Aux deux chapitres suivants, c'est encore l'apôtre Paul que nous trouvons devant le roi Agrippa. Il lui prêche l'Évangile. Agrippa se trouve lui aussi au moment critique de sa vie. Et tandis que Paul le regarde en face, Agrippa lui dit : « Tu vas bientôt me persuader de devenir chrétien ! » Agrippa savait que Jésus était le Christ. Il savait

que Jésus était le Sauveur de l'humanité et tandis que Paul lui présente l'Évangile du Christ, il s'éveille dans le cœur d'Agrippa le désir d'être libéré du péché. Jésus se tenait devant la porte de son cœur et frappait. Il fallait qu'Agrippa se décide. Jésus faisait tout ce qu'un Dieu d'amour peut faire pour sauver sa créature. Mais ce dernier refusa.

La question qui s'est posée à Pilate, à Félix et à Agrippa nous est aussi posée. Il faut que nous décidions ce que nous ferons du Christ. Cette question est la plus importante qui se pose devant une créature. Comment allons-nous répondre ? Notre conscience nous dicte la réponse. Elle nous dit : Tu dois céder et accepter. Il est le Juste, ton Ami, ton Sauveur. Il t'aime, accepte-le. Accepte-le, accepte ses enseignements et laisse-le entrer dans ton cœur.

Notre conscience et la Parole de Dieu ne sont pas seules à nous dire que nous devons recevoir Jésus, mais il y a encore l'Esprit de Dieu qui adresse des appels à nos cœurs. Mais tandis que notre conscience, la Parole de Dieu et son Esprit nous invitent à accepter Jésus, d'autres voix se font entendre. Ce sont les voix humaines, elles sont nombreuses et nous détournent du Christ. Il faut répondre. Que ferons-nous du Christ ? Allons-nous l'accepter, suivre ses conseils quoi qu'il en coûte, argent, considération ou honneur ?

Je sais ce qu'il en coûte pour choisir. Lorsque j'ai dû décider, moi aussi, Satan m'assailait de ses tentations. Je suis reconnaissant à Dieu de ce qu'Il m'a donné la force de préférer Christ aux honneurs et aux richesses de ce monde.

Je prêchais dans une certaine ville. Parmi les auditeurs il s'en trouvait un qui était très religieux. Il était père de famille. Il me dit : « Je crois à la vérité que vous annoncez, mais j'ai une famille, et pour obéir à la vérité que vous proclamez je perdrai ma place et j'exposerai ma famille à mourir de faim. »

Je lui répondis : « Savez-vous comment Jésus est mort pour vous ? Avez-vous entendu parler des hommes qui sont morts martyrs pour Christ ? Ne voulez-vous pas en faire autant ? » Il me regarda et dit : « Mon frère, avec l'aide de Dieu, je vais faire la même chose. » Cet homme fut abondamment béni dans sa décision.

Lorsque frère Raft nous parlait ce matin de l'amour de Dieu, des souffrances du Christ en Gethsémané d'abord, puis au moment d'être cloué sur la croix, « oh, me disai-je, comment pourrai-je refuser de servir un Sauveur comme Celui-là. » Il se tient à la porte de nos cœurs. Aurons-nous honte de Lui, et le laisserons-nous partir ? Cela me rappelle l'histoire d'une jeune fille qui disait un jour à sa mère : « Pourquoi, maman, ne caches-tu pas tes mains, elles sont si laides ? »

— Ma fille, veux-tu savoir pourquoi mes mains sont si vilaines ? Un jour, lorsque tu étais bébé, je te mis au lit et j'allai travailler au jardin. Au bout d'un moment, je regardai la maison ; une épaisse fumée et des flammes en sortaient. Je courus, les flammes sortaient par la porte. Alors, j'ai serré mes vêtements contre moi et j'ai marché dans les flammes jusqu'à ton berceau. Je t'ai prise dans

mes bras, je t'ai enveloppée dans des couvertures et j'ai retrouvé mon chemin dans le feu et la fumée. Dehors je me suis évanouie, et quand je suis revenue à moi j'étais brûlée jusqu'aux os. Mais tu étais sauvée.... C'est parce que je t'aimais que mes mains sont vilaines. »

La jeune fille prit alors les mains de sa mère,

et dit, en les couvrant de baisers et de larmes : « Mère, ces mains sont pour moi les plus belles. »

Frères et sœurs, les mains de Jésus ont été percées pour notre salut, et pendant les siècles éternels elles en porteront les marques. Avons-nous honte de ces mains ? Que Dieu nous aide à dire au Sauveur : « Entre, Jésus ! »

# L'Appel de l'Extrême-Orient

I. H. EVANS

(Fin)

Vous dites aussi : « Les gens ne sont-ils pas très pauvres là-bas ? Comment pourrai-je jamais vivre sans le confort et les commodités de la civilisation ? » Je réponds : « Nous ne terminerons jamais cette œuvre dans le monde s'il nous faut avoir toutes les commodités avant d'être disposés à devenir des missionnaires. Cela est impossible. Frère Town, pensez à vos colporteurs qui parcourent la Chine : quelles sont les commodités dont ils disposent ? Ils voyagent à pied. Ils n'ont pas de belles routes et ils ne se déplacent pas en automobile. Ils ne voyagent pas comme vous le faites ici, mais ils marchent à travers des champs boueux, emportant leurs livres dans des brouettes ou sur leur dos et font ainsi des distances de 150 à 300 km. Si nous devions attendre que les progrès et les commodités actuelles soient introduits dans ces pays, il faudrait des générations peut-être avant que l'Évangile soit donné à ce peuple. L'appel de Dieu est indépendant du climat et de la race, de la pauvreté et des conditions d'existence. Il nous envoie dans le monde entier pour donner le message qui brûle dans vos cœurs et qui vous a apporté la lumière et l'espérance.

## L'APPEL DU VASTE ORIENT

L'Extrême-Orient tout entier vous appelle pour que vous lui donniez le message du troisième ange. Vous demanderez : « Ces gens valent-ils la peine qu'on leur apporte le salut ? » Oui, certes. Plût à Dieu que vous puissiez voir les transformations dont j'ai été moi-même le témoin dans la vie et dans les maisons de ces hommes et de ces femmes qui étaient plongés dans la pauvreté et l'ignorance ! Vous verriez comme l'Évangile a élevé et ennobli ces gens. C'est extraordinaire. Il y a un certain nombre d'années, à Changhaï, ma femme attira mon attention sur un petit garçon qui, un Sabbat, s'était assis au premier rang. Nous avions demandé que des garçons apprennent les dix commandements, et ce tout petit qui avait cinq ans environ monta sur l'estrade et récita les dix commandements et le Psaume 23. Ma femme murmura à mon oreille : « Tu ferais bien de suivre ce garçon, il va devenir un missionnaire. » Plusieurs années après, je revins dans cette contrée et je dus parler un jour à une église voisine de Changhaï. Je ne sais pas le chinois et je dois me servir d'un interprète. J'ai toujours eu des inquiétudes à l'égard de mon interprète car je désire qu'il soit animé du même esprit que moi. Je demandai donc aux frères qui allaient traduire. Ils me le dirent, mais je ne reconnus pas le nom. Je vis un jeune homme se lever lorsque j'allais prendre la parole. Il était grand. Tandis que je parlais je vis les gens se pencher en avant et le regarder avec

insistance. Je ne pouvais pas savoir si l'auditoire s'intéressait réellement à ce que je disais ou s'il lui était difficile de comprendre quelque chose de mon sermon.

Lorsque j'eus fini, sœur B. Miller, une missionnaire, vint vers moi, me serra la main et me dit : « Frère Evans, voilà la meilleure traduction que nous ayons jamais eue en Chine. »

— Qui est ce jeune homme, dis-je ?

— Ne vous souvenez-vous pas de lui, dit-elle ? C'est frère Liu ! Vous rappelez-vous ce petit garçon qui aimait à s'asseoir au premier banc et qui savait toujours si bien sa leçon d'école du Sabbat ?

Cet enfant était devenu un jeune homme grand et fort. Il s'était instruit. Il est maintenant à la tête de l'une de nos plus grandes églises.

## LE CHRIST PLUTOT QU'UN FOYER

L'autre jour, me trouvant à Washington, je reçus une lettre d'une jeune fille qui habite chez nous. Elle a passé trois ans avec nous ; c'est une très bonne personne. Nous l'avions placée à l'école et j'avais désiré qu'elle retournât chez les siens comme missionnaire. Mais l'été passé je reçus une lettre de notre ouvrier dans les Célèbes disant qu'un Chinois très estimable avait accepté la vérité et désirait que nous lui choissions une femme. La première condition qu'il posait était que cette femme fût une bonne chrétienne.

Je m'entretins à ce sujet avec frère Rebok et avec frère Frost puis, je dis à ma femme : « Pourquoi cette jeune fille n'épouserait-elle pas cet homme ? » Ce Chinois avait passé trois ans dans notre collège. Il avait une belle maison. Il possédait un grand magasin en ville et il désirait une femme chrétienne. Tout était pour le mieux. Finalement ma femme et moi, nous parlâmes à la jeune fille. Elle ne répondit pas grand'chose mais nous pûmes voir que la proposition la tentait.

Enfin elle nous dit : « Supposez que le Seigneur vienne et qu'Il me dise : Où est ton père, où est ta mère ? et que je doive répondre : Ils sont perdus. Le Seigneur ne me dirait-Il pas : Pourquoi ne leur as-tu pas apporté le message ? Que pourrais-je répondre, frère Evans ? » Je modifiai alors quelque peu mes idées et je lui dis qu'elle devait suivre les directions du Seigneur.

Les voisins parlèrent à la jeune fille et lorsque je partis pour me rendre ici je pensais qu'elle finirait par accepter cette demande en mariage. Mais dans la lettre reçue à Washington elle me dit : « Je vous suis extrêmement reconnaissante pour tout ce que vous avez fait pour moi, mais je suis de plus en plus convaincue que Dieu me tiendra responsable

de faire connaître la vérité à ma famille et je dois vous dire, frère Evans, que je ne peux pas obtenir le consentement de ma conscience pour épouser cet homme. »

Mes frères, une jeune fille qui se place ainsi sur l'autel fait un sacrifice réel. Ma femme m'écrit que la jeune fille a décidé de vivre dans un milieu pauvre afin de pouvoir donner le message aux gens de son pays.

#### LOYAUTE DES JAPONAIS

Je pourrais vous raconter de nombreuses histoires d'hommes et de femmes qui sont dignes qu'on leur apporte l'Evangile. Je connais une jeune femme à Java qui a fait en faveur de la cause un sacrifice aussi grand que tout ce que je connais en fait de sacrifice. Son père était un Américain et sa mère une Japonaise. Sa mère mourut en lui donnant le jour et son père quitta le Japon en la confiant à son grand-père en même temps qu'une somme d'argent qui lui était destinée.

Cette fillette grandit et fut envoyée dans une école catholique pendant dix ans. Devenue jeune fille, elle accepta la vérité. Ses parents en furent très vexés. Son grand-père lui dit : « Voyons, ma fille, ces gens sont méprisés ; ils ne sont rien du tout ; ils n'ont pas même une église en ville. Tu ne peux pas aller avec eux, je ne voudrais pas que tu apportes une telle disgrâce dans la famille. » Elle répondit qu'elle serait chrétienne, qu'elle allait garder le Sabbat. Son grand-père devint de plus en plus sévère et lui défendit d'aller aux réunions ; mais elle y alla quand même. Il lui dit alors : « Si tu continues d'aller dans ces réunions, prends tes affaires et quitte cette maison pour ne jamais y revenir. » Elle dut faire sa petite malle et sortit dans cette grande ville de 400.000 habitants. Elle quitta cette maison riche où elle jouissait de tout le luxe que l'argent procure. Son grand-père était un homme très considéré au Japon ; c'était un écrivain et un poète.

La jeune fille loua une petite maison et se mit à enseigner l'anglais qu'elle sait aussi bien que moi, ainsi que l'allemand et le français. Mais peu à peu son grand-père se rapprocha d'elle et souhaita une réconciliation. Il lui dit :

« Je désire que tu reviennes à la maison. Nous l'aimons, nous ne pouvons pas vivre sans toi. Depuis que tu as quitté la maison, le soleil en est parti et notre bonheur s'est envolé. Tout ce que je te demande c'est de promettre que lorsque je mourrai tu feras brûler de l'encens et que tu adoreras mon esprit. Si tu promets cela, tu peux suivre ta religion et être adventiste. »

— Père, dit-elle, je veux bien revenir à la maison. Il me tarde d'y rentrer ; je serai bonne envers toi et envers grand-mère tant que vous vivrez, et je prendrai soin de vous ; mais je ne peux pas promettre de vous adorer lorsque vous serez morts. Je ne peux adorer que mon Dieu. »

Il se mit en colère. La conduisant dans la rue il lui dit : « J'adopterai une autre fille et je te déshériterai. » C'est ce qu'il fit. Il est mort il y a deux ans en laissant trois millions et demi de yens. Il était l'un des plus riches du pays. Mais il ne donna pas un centime à la jeune fille.

Ne pensez-vous pas, mes amis, que ce fut pour cette jeune fille une terrible souffrance à laquelle elle consentit par amour pour le Christ ? Je le pense. Aujourd'hui cette jeune femme est notre secrétaire d'école du Sabbat et l'un des meilleurs membres au

Japon. Ne pensez-vous pas que cela vaut la peine de travailler pour ces gens ?

Si le ciel a une valeur pour moi, il en a une aussi pour eux et je dis : « Peut-il y avoir parmi nous une jeune personne qui soit trop capable pour aller là-bas et donner sa vie pour le salut de ces gens ? »

#### UN APPEL PATHETIQUE

Mes amis, je m'adresse à vous en tant que prédicateurs et laïques pour que vous portiez ce message sur vos cœurs. Je voudrais que Dieu me donne des mots appropriés, je voudrais pouvoir vous donner un message qui puisse vous faire voir que le devoir d'aider à l'avancement de cette œuvre s'impose à vous aussi bien qu'à n'importe qui. Je ne considère pas quelle peut être votre tâche, que ce soit de faire des livres, de soigner des malades, d'enseigner, de cultiver la terre ou toute autre chose ; nous devons rendre compte du degré de fidélité avec lequel nous aurons accompli notre tâche quelle qu'elle soit. Dieu a donné à chacun sa tâche et le Seigneur a dit à ses enfants : « Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges et Il rendra à chacun selon ses œuvres. » Dieu vous tiendra responsables si vous dites que vous ne voulez pas entrer dans ce champ parce que c'est trop difficile ou que les conditions d'existence y sont trop défavorables. Pensez aux conséquences de ce refus, car dans le royaume de Dieu vous serez placés en face des résultats de votre influence.

Le plus grand travail qui incombe à cette dénomination c'est celui qui doit être fait en Extrême-Orient. Je me demande quelquefois comment nous allons parcourir tout ce pays. Si je n'avais pas confiance en Dieu et en son peuple je dirais que ce n'est pas possible de le faire. Mais, mes frères, je sais que Dieu est puissant et lorsque je Le vois prendre de toutes petites choses, très faibles, et en tirer de grands résultats, je me dis qu'Il est capable de nous étonner tous. Nous ne pouvons pas l'empêcher de travailler. Il n'y a en Lui aucune limitation. Mais le salut dépend de votre fidélité. Vous êtes responsables de votre tâche comme je suis responsable de ma tâche. Je prends ma part. Chaque parole que je prononce, chaque action que je fais doit passer devant Dieu et je dois en rendre compte. Oh ! mes frères, au nom de ces 640.000.000 d'âmes, je vous supplie de ne pas nous renvoyer désespérés. Ne nous laissez pas partir sans l'encouragement qui peut affermir nos forces.

Il y a un an j'ai reçu une lettre de frère Jackson et de frère Crisler qui étaient dans les Philippines. Ils disaient : « Si vous voulez nous donner mille dollars, nous nous engageons à augmenter de mille le nombre de nos convertis. » J'ai dit à frère Barrows : « Y a-t-il encore mille dollars dans notre caisse pour que nous les donnions à ces hommes ? » Il répondit : « Nous n'avons même pas mille sous à leur offrir. Nos fonds sont complètement épuisés. » N'est-ce pas dommage que dans un champ où un dollar suffit à amener une âme à la vérité nous ne puissions pas fournir l'argent nécessaire ?

Je souhaite, mes frères, que vous vous chargiez de ce fardeau et que vous priiez à ce sujet nuit et jour. Mes amis, nos forces en Extrême-Orient s'affaiblissent et, je vous le demande, n'est-il pas possible de faire davantage ? Pourquoi nos offrandes missionnaires n'augmenteraient-elles pas alors qu'un monde périt faute de secours ? Je crois que nous devons augmenter nos dons. Travaillons avec plus

de zèle car plus nous travaillerons et plus nous sacrifierons, plus tôt aussi le Seigneur viendra et plus grande sera notre récompense.

Que le Seigneur mette dans tous nos cœurs un grand intérêt pour l'Extrême-Orient. Lorsque, la nuit, vous êtes couchés dans un bon lit, lorsque vous prenez votre bain le matin, que vous jouissez du confort, lorsque vous vous asseyez devant une table, pensez à ces pauvres âmes plongées dans l'obscurité. Je voudrais que vous puissiez jeter les yeux sur leurs cabanes et voir comment ces gens vivent. Je voudrais que vous puissiez voir le peu de vêtements qu'ils portent en hiver et comment des milliers meurent atteints par des plaies diverses, le choléra et la peste qui marchent de nuit et en plein jour. Pensez-y est souvenez-vous qu'ils ne connaissent pas Dieu pour s'adresser à Lui ni le Christ pour trouver en Lui le réconfort. Ils doivent descendre désespérés dans la tombe parce qu'ils ne connaissent pas Dieu.

Je désire que vous, prédicateurs, vous pensiez à ces choses et que lorsque vous priez vous intercédiez en faveur de l'Orient. Je désire vos prières pour nos ouvriers qui donnent leur vie en restant dans ces champs. Je désire votre sympathie afin que Dieu puisse multiplier le don de son Esprit. Je désire que vous éduquiez vos enfants et que vous les envoyiez là-bas. Ne pensez pas qu'ils soient trop bons pour y aller. Je vous le dis, il n'y a point de joie qui vaille celle de donner ses enfants et de les laisser partir au front.

Je me souviens qu'il y a un bon nombre d'années,

me trouvant dans une de nos églises, j'insistais auprès d'une jeune fille pour qu'elle se rende dans les champs missionnaires. La Conférence générale désirait qu'elle s'y rendit et la jeune fille était d'accord. Elle dit : « J'irai. » Mais elle alla ensuite à la maison, elle réfléchit encore et elle revint le lendemain me dire qu'elle n'irait pas.

Je lui dis : « Je crains que vous ne vous trompiez terriblement. »

— Eh bien, dit-elle, que voulez-vous, je ne peux faire ce sacrifice. »

L'année passée, je prêchais dans une église où cette femme était. Et elle vint à moi après la prédication, me serra la main et se mit à pleurer comme un enfant. Son cœur était brisé. « Oh, dit-elle, frère Evans, si je pouvais refaire ma vie, si seulement je pouvais retourner à ce jour où vous avez insisté pour que je me rende dans un champ missionnaire, je donnerais aujourd'hui tout ce que je possède sur la terre et même ma vie pour partir, mais c'est trop tard. »

Je vous adresse un appel, mes amis, afin que vous priiez chaque jour pour l'Extrême-Orient. Nos ouvriers ont besoin de vos prières. Priez Dieu pour qu'Il nous garde en bonne santé, qu'Il affermissé notre foi, qu'Il augmente notre zèle. Je voudrais que tous les ouvriers en Extrême-Orient puissent prononcer ce mot que le prophète attribue au Christ : « Le zèle de la maison me dévore. » Que Dieu fasse de nous un peuple n'ayant qu'un cœur et qu'une âme pour l'avancement de son œuvre.

## Jésus-Christ et le Plan de la Rédemption

(Suite et fin)

Ainsi, le royaume de Dieu, ou mieux encore, la royauté de Dieu dans l'ancienne alliance et sa royauté en Christ dans la nouvelle sont étroitement liées, l'une étant le point de départ, le fondement et le type de l'autre. Ce qui fait ressortir ce lien d'une manière frappante, c'est que le Roi de la nouvelle alliance a été promis à David, le roi de l'ancienne selon le cœur de Dieu (2 Sam. 7 : 12-16 ; Esa. 11 : 1), et est né de la souche de David.

\*\*\*

Après ces réflexions et ces rapprochements sur le régime théocratique, recherchons maintenant quel est le but de la partie proprement religieuse et morale de la loi mosaïque. Elle est et reste l'expression de la nature et de la sainte volonté de Dieu. Elle en est l'expression *minimum*, ce qui ressort de la forme négative, défenses et interdictions, que revêtent la plupart des commandements, et ce qui, d'ailleurs, suffit amplement pour le but poursuivi. Elle suppose, du reste, l'amour. Jésus en donne l'esprit : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, etc., et tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Mat. 22 : 34-37), et cela est basé sur deux paroles du Pentateuque : Deut. 6 : 5 et Lévit. 19 : 18. Sans amour, point d'obéissance digne de l'homme et digne de Dieu.

Par la loi, l'homme est placé sur le terrain de la conduite, des œuvres. C'est sur ce terrain, ne l'oublions pas, que s'exercera le jugement final. (Mat. 25 : 31-46.) « Fais ces choses et tu vivras par

elles. » (Lév. 28 : 5 ; Rom. 10 : 5 ; Gal. 3 : 12.) — Et cela pour lui faire toucher du doigt : 1° sa culpabilité, 2° son insuffisance, son incapacité, et 3° la profondeur de sa méchanceté, de la corruption de son cœur, c'est-à-dire de son état de déchéance et de perdition. — La loi, en effet, *multiplie le péché*, en le rendant en quelque sorte *visible et sensible*, en appelant chaque désobéissance par le nom qui lui convient, en appelant mal ce qui est mal. Elle est comme un miroir par le moyen duquel sont manifestés toutes les taches, toutes les souillures, tous les défauts. Elle rend, en outre, le péché « *excessivement péchant* », mettant en pleine lumière toute sa gravité, toute sa laideur ; proclamant son vrai caractère qui est celui de la révolte de la créature de prédilection de Dieu contre son Créateur et son bienfaiteur.....

La loi produit encore un autre effet : *elle provoque la désobéissance en nous* et met ainsi au jour la méchanceté de nos cœurs, la perversité de notre nature : « Je n'aurais pas connu la convoitise, dit St-Paul, si la loi n'eût dit : « Tu ne convoiteras point. » « Et le péché, saisissant l'occasion, produisit en moi, *par le commandement*, toutes sortes de convoitises ; car, sans la loi, le péché est mort. » Et un peu plus loin : « Car le péché, saisissant l'occasion, me séduisit *par le commandement* » (Rom. 7 : 7, 8, 11). On peut en dire autant de tous les autres commandements. Nous avons constamment sous les yeux une preuve de la réalité de cette affirmation : les enfants auxquels on donne un ordre et auxquels

on fait une défense, sont portés par là même et par un premier mouvement à les violer. — Tous les effets de la loi concernant le péché sont résumés par le grand apôtre dans ces mots : « La puissance (grec : *dunamis*) du péché, c'est la loi. » (I Cor. 15 : 56.)

Ainsi la loi, et l'Ancien Testament tout entier, réveillent la conscience endormie dans les délices du péché et dans l'asservissement aux choses d'en bas, ils la redressent et l'éclairent. L'Ancien Testament est bien vraiment comme l'a dit Vinet la conscience de notre conscience. Citons ses propres paroles : « L'Evangile est la conscience de la conscience même. A la lumière de la parole extérieure, nous voyons, nous lisons la parole du dedans. » Il faut prendre ici le mot Evangile dans son acceptation la plus large qui embrasse la Révélation tout entière. — St-Paul pense de même : « La loi, dit-il, donne la connaissance du péché, la loi fait abonder le péché. » (Rom. 3 : 20 ; 5 : 20.) Ceci doit déterminer notre attitude vis-à-vis des Ecritures de l'ancienne alliance : c'est celle d'une humble attention et d'une entière docilité. Nous n'avons pas à discuter, à contester avec elles, à les juger ; nous n'avons qu'à les écouter, à nous laisser juger, et refaire, restaurer par elles, à leur école.

Il fallait que l'expérience de sa misère et de son impuissance, produite par la loi, fût surabondamment et pendant une longue suite de siècles pour que l'homme arrivât à désespérer de lui-même. Il se reprend et on le surprend si facilement à avoir de nouveau confiance en sa bonne volonté et en ses efforts, à s'appliquer à établir sa propre justice ! — Les païens faisaient des expériences analogues à celles des Juifs : outre la voix de leur conscience, ils possédaient d'anciennes traditions qui sont le lot commun de l'humanité et ils recevaient des échos plus ou moins lointains du Dieu et de la loi d'Israël ; une grande lassitude et une tristesse incurable les faisaient appeler un Libérateur. — De toutes parts, on soupirait après un Sauveur, après *quelqu'un* qui pût expier, réparer, accomplir, prendre par la main l'homme déchu et égaré pour le ramener à Dieu et le rendre digne de Dieu. C'est précisément là que Dieu l'attendait pour lui envoyer son « *don ineffable* », qui répondait ainsi à un besoin intense et à une attente ardente de l'âme en détresse. — La loi est donc bien « *un pédagogue pour nous conduire à Christ* » (Gal. 3 : 24). Christ est l'aboutissement nécessaire de la loi. Sa venue est admirablement préparée par elle.

Jésus a accompli la loi tout entière, il a été parfaitement obéissant ; il est par conséquent le *saint*, le *juste* dans toute l'étendue de ces expressions. « *Qui de vous me convaincra de péché ?* » (Jean 8 : 46). « *Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi* » (Jean 14 : 30). — Notons en passant qu'il a observé non seulement la loi morale et spirituelle, mais aussi la loi cérémonielle. Il montait à Jérusalem pour les grandes fêtes et il célébrait la Pâque avec ses disciples. Il paye même l'impôt des *didrachmes* (ou deux drachmes) pour l'entretien du culte, afin de ne pas scandaliser les percepteurs et le peuple (Matt. 17 : 24-27. Comp. Exo. 30 : 11-16). Jésus n'est pas un violateur, mais il est, au contraire, un scrupuleux observateur de la loi et des ordonnances de son peuple, sauf pour les traditions qui atténuent ou annulent les commandements de Dieu. — *Sa justice nous est attribuée par la foi*. Par lui et en lui, nous sommes justifiés, ce qui

veut dire considérés et traités comme si nous étions justes. Son obéissance parfaite nous est imputée. La robe, le manteau de la justice de Christ couvrent notre être tout entier aux yeux du Dieu de sainteté et d'amour, en attendant que cette justice s'incarne en nous et se manifeste au dehors par l'action progressive du Saint-Esprit. « *Par sa sagesse, mon serviteur juste justifiera beaucoup d'hommes.* » (Esa. 53 : 11) — « *Nous estimons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi.* » (Rom. 3 : 27) — « *Pour celui qui ne fait point d'œuvre, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi est imputée à justice.* » (Rom. 4 : 5) — Cette justification soulage nos consciences, réjouit nos cœurs et rétablit le contact avec Dieu.

Esaië ajoute au passage que nous venons de citer « *Et il se chargera de leurs iniquités.* » — Jésus, en effet, est allé plus loin encore et est descendu plus bas pour nous sauver : il a réglé notre situation vis-à-vis de Dieu, il a soldé le passé. Il a pris notre place et sur lui nos iniquités « *il a été fait péché pour nous*, afin que nous devenions en lui justice de Dieu » (traduction littérale, 2 Cor. 5 : 21), et il « *a porté nos péchés en son corps sur le bois.* » (1 Pier. 11 : 24) — Il nous a purifiés, lavés, blanchis dans son sang. Il nous a rendu Dieu et nous a rendus à Dieu, et a ainsi renversé la muraille et comblé l'abîme créés entre Dieu et nous par le péché. Sa complète humanité, sa victoire sur Satan, son obéissance parfaite à la loi le qualifiaient seul digne et capable d'accomplir cette œuvre.

Telle est la relation de Jésus avec la loi prise dans sa totalité : il est le médiateur de la nouvelle alliance, symbolisé par celui de l'ancienne ; le législateur du royaume nouveau, figuré par le législateur de l'ancien ; le délégué, l'envoyé, l'ange préfiguré autrefois. — Il est l'aboutissement nécessaire de la loi morale et religieuse, celui que cette loi faisait désirer, celui qui l'a accomplie tout entière à notre place et en notre faveur ; celui enfin qui a payé pour nos transgressions. — *Ed. Thouvenot.*



## Il a vécu pour moi

Jésus a vécu dans la même chair que moi. Il a fait face aux mêmes tentations que je rencontre. Il s'est fait volontairement dépendant d'une puissance extérieure à lui-même. Pour m'aider à résister à la tentation Il a montré qu'il est possible à un être aussi faible que moi d'obéir à la sainte volonté de Dieu par la grâce qu'Il communique.

Il fut incompris et cependant il refusa d'approuver le moindre écart loin de la voie droite. Contre l'égoïsme et le péché, contre l'hypocrisie et la propre justice qui caractérisaient l'époque à laquelle Il vécut, Il opposa par sa conduite la loi de l'affliction et du sacrifice. Il fut ce qu'Il enseigna.

Il vécut une vie vraiment humaine. Il fut fatigué comme je le suis souvent. Il eut soif comme moi lorsqu'Il voyageait pendant la chaleur du jour. Comme moi, Il avait besoin de dormir pour reposer son corps après un jour de labeur. Il Lui fallait des aliments à Lui aussi. Dans toutes ces choses, il n'y avait entre Lui et moi aucune différence. Il fut mon frère selon la chair.

Et cependant, Il était le Fils de Dieu, un avec le Père depuis l'éternité. C'est par Lui que le monde avait été créé, et c'est en Lui que toutes choses

subsistent. Avant qu'Il vint sur la terre comme Fils de l'homme, les chérubins et les anges étaient les ministres de sa volonté. Il était avec Dieu et Il était Dieu. Il était chez Lui dans la gloire majestueuse du ciel.

Comment expliquer l'apparente contradiction de son être ? C'est par le simple fait qu'Il a vécu pour moi. Seul un être supérieur à l'homme pouvait être l'homme représentatif, le résumé de la race et pouvait non seulement revêtir la nature humaine mais aussi réunir en Lui individuellement tous les membres de la famille humaine ; Lui seul pouvait devenir mon représentant personnel et vivre une vie dont le crédit pût m'être attribué comme si je l'avais vécue moi-même, pourvu que j'accepte sa vie.

Tel est le sens véritable de la justification par la foi, c'est-à-dire l'acte qui me reconnaît comme juste à cause de la vie vécue par un autre. Ce n'est pas une simple doctrine théologique ni un article du credo, c'est une réalité par la vertu de laquelle une vie de justice est substituée à une vie de péché. Si vous vous donnez à Lui et si vous l'acceptez pour votre Sauveur, alors, quel que soit votre état de péché, à cause de ses mérites vous êtes considéré comme juste. Le caractère du Christ prend la place de votre caractère et vous êtes accepté devant Dieu exactement comme si vous n'aviez pas péché.

Je n'essayerai pas d'expliquer cette merveille qui me donne la conviction de mon salut personnel. Tout ce que je puis dire, c'est que « la bonté et la fidélité se rencontrent, la justice et la paix s'em brassent ».

J'ai accepté la vie que Jésus a vécue pour moi. Il satisfait tous mes besoins. Avez-vous accepté sa vie ?



## La foi

La foi est le plus sûr moyen d'unir l'homme à Dieu. Qui ne comprend, en effet, que lorsque l'homme place toute sa confiance en son Sauveur, il s'établit entre eux un commerce béni ? La foi nous sauve parce qu'elle nous jette entre les bras de Dieu, et qu'ainsi nous nous trouvons en contact avec Lui. Il y a quelques années, un bateau, voguant au-dessus d'une grande cascade, chavira, et deux hommes furent emportés par le courant. Par bonheur, des personnes se trouvaient sur le rivage ; une corde fut lancée aux naufragés, qui s'empressèrent de la saisir. L'un d'eux s'y tint accroché de toutes ses forces, et l'on parvint à le tirer sain et sauf jusqu'au rivage ; mais l'autre, apercevant une planche qui flottait à côté de lui, eut l'imprudence de lâcher la corde pour se cramponner au bois. « La planche est plus grosse que la corde, » dut-il se dire à lui-même ; « par conséquent, j'ai plus de chance de me sauver en me tenant attaché à la première qu'à la seconde. » Hélas ! le malheureux raisonnait mal ; il ne songeait pas qu'entre la planche et la terre il n'y avait aucune communication ; aussi, quelques secondes plus tard, entraîné par l'épave flottante, disparut-il dans le vaste gouffre. Les dimensions de la planche ne lui servirent de rien ; ce qu'il aurait fallu, c'est qu'elle fût reliée en quelque manière avec les sauveteurs. Il en est de même de tout homme qui compte, pour être sauvé, ou sur ses œuvres, ou sur des formes religieuses, ou sur les sacrements de l'Eglise et autres choses semblables. Il périra in-

faiblement, et cela parce qu'il n'a aucune relation, aucun point de contact, dirai-je, entre son âme et Christ. La foi, au contraire, bien qu'elle puisse paraître aussi fragile qu'une corde de chanvre, est dans la main du grand Dieu des cieux ; cette main toute-puissante attire l'homme vers le rivage éternel, et le sauve de la perdition. Oh ! combien précieuse est la foi, puisqu'elle nous unit à notre Père céleste ! — C.-H. Spurgeon.



## La connaissance de Dieu seul principe de la parfaite morale

L'unité de la vie doit répondre à l'unité du principe et à son immensité. La foi à quelque chose de fini ne peut produire que des vertus finies, à quelque chose d'imparfait que des vertus imparfaites, à quelque chose de passager que des résultats passagers. Mais Dieu est le principe qui enveloppe tous les principes ; il y a plus, c'est le principe qui les règle et les vivifie tous : tout est faux, mutilé, s'il ne se rapporte à Dieu, qui est la vérité même, toute la vérité. Tout est mensonge s'il se rapporte à un dieu mensonger ; mais tout est vrai, complet, lié, fécond, qui a pour principe le vrai Dieu. Quelle partie du champ de la morale pourrait rester stérile et perdue sous une influence à qui rien n'échappe ? A quelle vertu Dieu pourrait-Il ne pas présider ? de quel devoir pourrait-Il dispenser ? Lui qui est la justice, la bonté, la beauté suprême, comment n'attirerait-Il pas à Lui tout ce qui est juste, grand et beau ? C'est à cause de cela que la connaissance de Dieu, et du vrai Dieu, est le seul principe de la parfaite morale, et il est bien insensé de vouloir lui en donner un autre.

A. VINET.



## Vous les reconnaîtrez à leurs fruits

La vie du chrétien est une langue distincte, car c'est une vie à part ; il ne saurait se présenter en aucun lieu sans y porter le parfum de l'Evangile ; et dût-il passer toutes ses années sans déclarer, par une seule phrase, les sentiments qui le lient au Sauveur, n'en doutez pas, sa vie le dénoncerait. Il y aurait toujours dans ses règles de conduite, dans le choix de ses relations ; dans celui de ses plaisirs, dans ce qu'il dit et dans ce qu'il ne dit pas, dans ses jugements et dans son silence, dans son refus et dans ses concessions, dans sa réserve et dans son abandon, dans l'expression générale de son être enfin, jusque dans des détails qui se laissent à peine prévoir ou nommer, il y aurait toujours une profession ouverte de christianisme et par là même une adhésion et un hommage de gratitude à son Sauveur.

A. VINET.

Dès que tu as prononcé un mot, ce mot-là règne sur toi ; jusque là c'est toi qui règnes sur lui. — Proverbe arabe.



« Demande à l'homme de bien comment il l'est devenu, il te répondra : par la souffrance. »

# NOUVELLES DE L'ŒUVRE

## Conférence belge

Alors que, le 25 décembre, les églises et leurs ouailles, fêtent la Noël aux origines païennes ; alors que dans les rues les gens mal éveillés ne parlent, pour le plus grand nombre d'entre eux que des orgies du réveillon qui devient d'année en année plus fastidieux, les croyants du Message de notre église d'Anvers et du groupe de Gand ont choisi ce jour où les ateliers chôment, pour fêter non pas l'anniversaire de la naissance du Christ, mais la nouvelle naissance de quelques âmes. qui, ayant connu l'Évangile du Crucifié ont compris qu'on l'honore et qu'on l'aime en abandonnant ce qui n'est pas conforme à sa vie.

La cérémonie a eu lieu dans la chapelle que nos frères d'Anvers ont construite et qui fut inaugurée le 28 décembre 1923. Nos frères de Gand n'ayant pas pu trouver de lieu pour cette ordonnance du Seigneur étaient venus demander le baptistère de leurs aînés.

A l'improviste, voulant participer à la joie commune, je me suis rendu à Anvers. Les pasteurs Klingbeil pour l'église d'Anvers et Loots pour le groupe de Gand, sont là qui président. Après les durs labeurs, il est si doux de récolter. Fr. Klingbeil a deux âmes à présenter au Seigneur et à son église. Fr. Loots a trois âmes qui vont s'ajouter au petit noyau qui se forme à Gand, cette ville universitaire et très catholique. Cela portera à dix le nombre des membres et nous comptons y organiser une église les premiers jours de l'an prochain.

Aux frères et sœurs se sont joints quelques amis et après que le chœur de l'église s'est fait entendre, Frère Klingbeil parle de la signification du baptême, puis le frère Loots ensevelit les deux frères et les trois sœurs qui confessent leur foi dans le salut qui vient de Golgotha.

Que Dieu bénisse et garde fidèles ces âmes, qu'Il bénisse ses ouvriers pour que souvent nous ayons cette joie, par excellence, de voir des âmes ayant trouvé la voie du salut.

D<sup>r</sup> A.-J. GIROU.



## Trois jours dans la Jungle avec le „docteur“ Stahl

« A propos d'expériences remarquables », dit frère Stahl, alors qu'il nous parlait de la vie des missionnaires, « je crois en avoir fait une récemment.

« Un matin, un appel urgent me parvint d'une plantation de café, où une épidémie sévissait. J'enfourchai ma fidèle mule et me mis en route. Après avoir parcouru trente kilomètres sur des routes si mauvaises que seuls ceux qui les connaissent peuvent s'en faire une idée, j'arrivai à l'endroit où la grippe avait éprouvé à un tel point les habitants de la plantation que le colon ne pouvait suffire à soigner tout ce monde.

« Je soignai soixante personnes cet après-midi là, puis on me montra mon lit : la terre nue d'une hutte au toit de paille. Pas une couverture, pas même une peau pour m'étendre. Mais tout cela eût été peu de chose — car j'ai souvent dormi sur la terre dans ma vie — si la terre avait été propre. Mais celle-ci

était repoussante ; les murailles étaient souillées d'ordures et c'était chose presque impossible que de songer à dormir là.

« C'est ce qui me semble le plus pénible dans mon travail. Je peux supporter l'opposition, la persécution et n'importe quoi, mais le fait de devoir manger, boire et dormir au milieu de la saleté est une épreuve très douloureuse pour moi. Combien je suis reconnaissant de ce que je retrouve toujours chez moi un lit bien propre et de bons aliments !

« Mais laissez-moi continuer mon histoire. Le matin vint, et le jour suivant je m'occupai de cent malades. Le troisième jour, avant neuf heures du matin, j'avais déjà donné des soins à trente autres personnes, lorsqu'une dépêche arriva pour me faire savoir qu'on m'attendait dans une autre plantation, douze kilomètres plus loin. Là, je soignai soixante malades et j'arrachai trente-trois dents.

« Je retournai l'après-midi à la première plantation. En arrivant, je trouvai un jeune garçon de la mission qui venait m'apprendre que Mme Stahl était très malade de la malaria. Je donnai à manger à ma mule, je lui fis prendre un bain, et je me mis en route, voyageant toute la nuit. J'arrivai le lendemain matin de bonne heure, juste à temps pour faire à ma femme une piqûre qui lui a sans doute sauvé la vie. J'appris alors qu'elle avait souffert les douleurs de l'agonie pendant mon absence sans avoir auprès d'elle une seule personne pour la soigner.

« Ce sont des aspects de la vie missionnaire que le public ignore. On n'a même pas le temps de les écrire. »

En rapport avec la maladie de sœur Stahl, mentionnée plus haut, voici un fait qui nous a été raconté. Il n'était pas destiné à être publié, mais nous pensons qu'il sera de nature à nous édifier tous.

Après avoir souffert pendant des jours du froid et de la fièvre que rien ne semblait pouvoir calmer, sœur Stahl eut l'impression qu'elle ne vivrait plus bien longtemps. La pensée de se reposer enfin en paix après tant de souffrances lui était douce ; une seule chose la tracassait. Le seul bois de charpente que l'on possédait à la mission était fourni par les arbres qu'on abattait, et il était raboté aussi bien que possible avec les quelques outils dont on disposait. Elle savait qu'il n'y avait pas de planches lisses pour faire un cercueil, et la pensée d'être déposée ainsi dans la terre la faisait souffrir. N'est-ce pas étrange que des pensées de toutes sortes se glissent ainsi dans l'esprit à de pareils moments ? Elle fit part de ses craintes à son mari, et lui, ne voulant pas qu'elle se préoccupât dans son extrême faiblesse la rassura en disant : « N'y pense plus, Anna, tu auras un cercueil, même s'il faut employer les planches de la table pour le faire. » Elle fut satisfaite et ses craintes disparurent. Nous sommes heureux de dire que la table est encore employée à son usage normal.

Après des mois de traitement et de repos à Lima, sœur Stahl a enfin pu accompagner son mari dans l'intérieur du pays où ensemble ils vont travailler parmi les Chunchos. Ils ont l'intention de se rendre prochainement dans des tribus sauvages où des femmes blanches n'ont jamais pénétré et où peu d'hommes blancs sont allés. Ils accomplissent ces voyages en bateau lorsqu'il faut traverser les fleuves et les rivières et à pied lorsqu'il faut traverser la jungle épaisse. Frères et sœurs, ces fidèles pionniers n'ont-ils pas besoin de nos prières ?

(R. and H.)

I.-H. STEVENS.



Elèves-Colporteurs ayant gagné un écolage (1924)

Noms		Pays	Heures	Com- mandes	Valeur	Moyenne par heure
1.	Fr. E. Veuthey . . . . .	Suisse	1.162	367	5.351.50	4.61
2.	» W. Fuchs . . . . .	Suisse	448	144	2.563.10	5.72
	» W. Fuchs . . . . .	France-N.	171	148	5.143.50	30.08
3.	» R. Dunkel . . . . .	Suisse	372	154	2.345.25	6.30
4.	» M. Duc . . . . .	Suisse	335	173	1.916.30	5.72
5.	» M. Ringoot . . . . .	Belgique	389	421	16.586.00	42.64
6.	» G. Desmet . . . . .	Belgique	326	221	12.121.00	37.15
7.	» J. Desmet . . . . .	Belgique	413		6.597. —	15.97
8.	Sr. A. Klingbeil . . . . .	Belgique	384		4.811.50	12.53
9.	Fr. J. Van Dromme . . . . .	Belgique	447		3.757. —	8.41
10.	» G. Ferraro . . . . .	Italie	349	343	9.966. —	28.55
11.	» G. Fenz . . . . .	Italie	885	131	5.470. —	6.18
12.	» G. Creanza . . . . .	Italie	811	797	7.061.50	8.70
13.	» P. Cupertino . . . . .	France-N.	371	251	9.278.50	25.01
14.	» E. et sœur H. Grisier . . . . .	France-N.	713	243	9.017.50	12.65
15.	» G. Dudragne . . . . .	France-N.	414	267	7.512.50	17.66
16.	» R. Couchaux . . . . .	France-N.	325	205	5.410. —	16.64
17.	» J. Reynaud . . . . .	Algérie	403	161	3.744. —	9.29
18.	» E. Benezech . . . . .	France-S.	341	117	5.289.50	15.51
19.	» J. Rosalo . . . . .	France-S.	400	136	4.827.70	12.21
20.	» L. Gerber . . . . .	France-S.	440	118	4.554.75	10.35
21.	Sr. E. Vaucher . . . . .	France-S.	477	114	4.506. —	9.45
22.	» H. Vairet . . . . .	France-S.	376	107	4.127.75	10.98
23.	» A. Myllecian . . . . .	France-S.	464	105	4.117. —	8.87
24.	» E. Huguenin . . . . .	France-S.	528	94	4.144.15	7.84
25.	Fr. M. Montserrat . . . . .	Espagne	334	118	2.743.25	8.18
26.	» D. Asiano . . . . .	Espagne	396	253	3.721. —	9.32
27.	» M. Iserte . . . . .	Espagne	296	124	2.814.25	9.51
28.	» M. Lourinho . . . . .	Espagne	438	109	2.126. —	4.85
29.	» J. Kamm . . . . .	France-E.	351	52	4.555.75	12.98
30.	» E. Ducret . . . . .	France-N.	311	92	3.077. —	9.89
	» E. Ducret . . . . .	Suisse	166	69	848. —	5.10
31.	» R. Lejmalneck . . . . .	France-N.	271	123	4.299.25	15.86
Totaux			14.307	5.557	174.258. —	12.18

Elèves-Colporteurs ayant gagné un demi-écolage (1924)

Noms		Pays	Heures	Com- mandes	Valeur	Moyenne par heure
1.	Fr. J. Hof . . . . .	France-E.	242		3.559.70	14.71
2.	Sr. J. Reynaud . . . . .	Algérie			2.290.30	
3.	Fr. G. Ferrier . . . . .	France-S.	274	94	3.501.50	12.77
4.	» R. Guenin . . . . .	France-S.	259	86	3.072. —	11.86
5.	Sr. A. Lauret . . . . .	France-S.	389	104	2.997.10	7.70
6.	» S. Aynié . . . . .	France-S.	347	84	2.899. —	8.29
7.	Fr. G. Nassogne . . . . .	Belgique	251	85	3.582.50	14.27
8.	» R. Klingbeil . . . . .	Belgique	344		2.808.50	8.17
9.	» I. Gonzalez . . . . .	Espagne	339	61	1.299.80	3.80
10.	» M. Martorell . . . . .	Espagne	315	43	88.25	2.81
11.	» P. Rey . . . . .	Suisse	410	111	1.368.25	3.34
12.	» F. Favre . . . . .	Suisse	428	96	1.295.90	3.03
13.	Sr. S. Cornaz . . . . .	Suisse	327		611.50	1.87
14.	Fr. G. Vacarro . . . . .	Italie	289	137	4.080. —	14.12
Totaux			4214	901	34.233.30	8.12

Elèves-Colporteurs ayant gagné un écolage mais n'en profitant pas

Noms		Pays	Heures	Com- mandes	Valeur	Moyenne par heure
1.	Sr. M. Kamm . . . . .	Suisse	293	225	1.908.50	6.51
2.	» F. Haberey . . . . .	France-E.	321	97	3.674.25	11.44
3.	» F. Schultz . . . . .	France-E.	268	95	3.526.40	13.15
4.	» M. Petter . . . . .	Suisse	221	125	1.240.75	5.61
5.	» D. Guyot . . . . .	Suisse	166	71	1.004.90	6.05
6.	» J. Bardiaux . . . . .	France-N.	296	69	2.367.05	7.96
7.	» M.-L. Sauvan . . . . .	France-N.	471	108	4.119.25	8.74

## Une visite, en Russie Soviétique

Après maintes démarches nous avons réussi, frère L.-R. Conradi et le soussigné, à obtenir la permission de pénétrer en Russie. Cependant nous ne pûmes arriver que deux semaines après le congrès qui s'était tenu à Moscou du 16 au 23 août. Cette date avait été choisie pour commémorer, le 16 août, le quarantième anniversaire du commencement de notre œuvre en Russie. C'est en 1884 en effet que le message a été proclamé pour la première fois dans la Russie méridionale. En 1886, comme résultat de ce premier effort, la première église y a été organisée par frère Conradi. Ce petit groupe constitua le noyau de notre œuvre, qui s'est poursuivie depuis lors, et que nous pourrions comparer au grain de moutarde de la parabole. Pendant quarante ans le message s'est étendu dans toutes les directions et a groupé des croyants de vingt nationalités différentes, dans ce vaste pays qui, réduit comme il l'est, occupe encore aujourd'hui le sixième à peu près de la superficie du globe et comprend environ le dixième de sa population. Nous avons en Russie 12.000 membres disséminés de l'Océan Pacifique à l'est jusqu'aux rives du Dniester à l'ouest et du pied du mont Ararat jusqu'à l'Océan glacial arctique.

Ces séances du Congrès ont été l'occasion de bénédictions extraordinaires de la part du Seigneur. Un esprit de parfaite harmonie y a constamment régné, si bien que les personnes présentes étrangères à notre foi en ont été très favorablement impressionnées. Il y avait à cette assemblée environ quatre-vingt délégués venant de Sibérie, du lac Baïkal, du Turkestan, de la Transcaucasie, de la Crimée, de l'Ukraine et des pays voisins du lac Ladoga. Les réunions du soir ont été bien suivies par le public.

Le gouvernement a mis à notre disposition un bâtiment qui était autrefois un séminaire orthodoxe et ne nous a fait payer que la moitié du prix ordinaire de location. Il y avait dans ce bâtiment de vastes salles dans lesquelles nous avons pu loger les délégués, et la cuisine qui y est installée a fourni d'excellents aliments à un prix raisonnable. Une curieuse coïncidence fait que ce bâtiment a été construit en 1844. Cette date est inscrite au fronton du bâtiment juste au-dessous d'une grande inscription en tissu rouge que nos frères ont hissé là pour annoncer qu'ils tenaient le cinquième congrès de la fédération des églises adventistes du septième jour de la Russie soviétique. Plusieurs fonctionnaires du gouvernement ont assisté aux réunions et les quotidiens ont publié des articles à notre sujet. Nos frères ont été extrêmement reconnaissants de la liberté complète dont ils ont joui pendant ces réunions et en ont profité pour organiser un service de baptêmes dans l'un des plus beaux parcs des faubourgs de Moscou, dont l'aspect a rappelé au soussigné les rives du Jourdain.

Le Sabbat nous avons eu le privilège de nous adresser à l'église de cette grande ville, qui se compose de deux cents membres. En 1907, ayant traversé Moscou à mon retour du Sud, j'étais monté au sommet de la Tour d'Ivoire, au Kremlin, pour jouir de là d'une vue générale de la ville ; apercevant les centaines de dômes brillants des églises russes, mon cœur s'était rempli de tristesse à la pensée que nous n'avions pas un seul représentant de la vérité dans cette métropole. Grâce à Dieu les temps ont changé. Moscou est devenu maintenant le centre et la base de notre œuvre en Russie et c'est de là que des messagers sont envoyés dans toutes les directions pour apporter la bonne nouvelle à ce vaste pays.

Nos frères de Moscou se réunissent dans une ancienne église arménienne qu'ils ont louée, mais ce bâtiment étant beaucoup trop petit pour recevoir les nombreux visiteurs qui viennent entendre la parole de Dieu, l'on est obligé de distribuer des cartes d'in-

visitation. Nous avons besoin de plusieurs locaux de ce genre dans la ville.

Après avoir passé quelques jours à Moscou et avoir vu entre autres le ministre de l'hygiène et le président de la république autonome des allemands du Volga nous sommes descendus environ 900 kilomètres au sud jusqu'à Saratov. Nous avons voyagé en troisième classe, comme par le passé et nous avons été étonnés de la propreté des wagons, de l'ordre qui règne dans les gares, où l'on pouvait voir des gardes surveillant le chargement et le déchargement des colis ; nous avons été très satisfaits aussi de constater que notre train est arrivé à destination à l'heure précise. C'est le cas, nous a-t-on dit, de tous les trains, même de ceux qui, en Sibérie, franchissent d'énormes distances.

A Saratov nous avons rencontré frère Benjamin Schmidt, jusqu'alors président de l'Union russe orientale, qui se préparait à partir pour la Sibérie afin de prendre la direction de l'Union sibérienne. Nous avons trouvé là aussi frère G. Tetz, son beau-père, l'un des premiers membres de cette première église de Crimée, lequel est encore en bonne santé et qui malgré son âge se propose, ainsi que sa femme, d'accompagner ses enfants en Sibérie.

De Saratov, nous franchîmes le Volga, nous arrêtant à Pokrowsk qui est maintenant la capitale de la République du Volga. Nous avons été reçus par le président du comité exécutif de la République et par le commissaire de l'hygiène. Ce dernier nous a conduits lui-même dans les différents hôpitaux et nous a donné tous les renseignements dont nous avions besoin pour exécuter le plan que nous avons formé, d'entreprendre une œuvre médicale dans cette république. Le camarade Schwab, président du comité exécutif, nous a donné une recommandation écrite auprès des différents présidents de comité dans les cantons que nous nous proposons de visiter dans cette république, en particulier Marckstadt, Balzer, Frank et Seelmann où nous avons passé environ quinze jours pour étudier le champ et où nous avons été reçus très cordialement et soutenus dans notre mission par les différents fonctionnaires qui nous ont fourni toutes les facilités possibles d'obtenir une vue d'ensemble de la situation. Nous avons eu beaucoup de plaisir là-bas et en raison des facilités qui nous ont été offertes nous ne pouvons qu'en emporter la meilleure impression. Dans cette partie du pays où les récoltes ont été très mauvaises le peuple a souffert et a particulièrement besoin d'aide. Une œuvre médicale serait particulièrement utile et nos pourparlers avec les autorités ont abouti à l'obtention de la permission de coopérer avec elles à l'établissement d'un centre médical dans le canton de Markstadt.

De retour à Moscou nous avons rencontré les différents présidents d'Union et les membres du comité exécutif de notre œuvre et pendant plusieurs jours nous avons étudié les besoins du champ. Frère Zierat, qui était président de l'Union sibérienne, venait d'arriver d'Omsk ; il prendra maintenant la direction de l'Union russe orientale à la place de frère Schmidt. Il y a maintenant en Russie cinq Unions, l'Union caspienne ayant été supprimée par l'incorporation de son territoire aux Unions voisines. Le Seigneur a béni abondamment nos frères en faisant progresser l'œuvre dans ce vaste pays et nous espérons que notre équipe d'ouvriers sera bientôt renforcée et que les quelques empêchements qui subsistent encore quant aux progrès du message auront bientôt disparu. Sans aucun doute Dieu est disposé à faire de grandes choses en notre faveur.

Nous sommes restés six semaines en Russie soviétique et nous y avons trouvé nos frères parfaitement loyaux aux principes du message et remplis de courage et de joie dans l'œuvre à laquelle le Seigneur les a appelés. Souvenons-nous d'eux devant le trône de grâce.

W.-K. ISING.

# LA FAMILLE

## Ote-toi du chemin

« Ote-toi du chemin, va jouer ! » dit la mère.  
La fillette obéit avec un gros soupir ;  
La suivre pas à pas, faire la ménagère,  
Pour elle qui n'avait ni sœur ni petit frère,  
C'était un vrai plaisir.

Un jour, ayant pétri sa plus blanche farine  
Pour en faire du pain, la mère déposa  
Sur la table, au milieu de la grande cuisine,  
Le plat qui contenait la pâte douce et fine  
Que sa main prépara.

Mimi s'en approcha, curieuse, empressée.  
« Maman, laisse-moi voir ? » Un brusque  
[mouvement]  
A fait tomber le plat, la pâte est renversée :  
« Ote-toi du chemin », dit la mère agacée,  
La frappant vivement.

Hélas ! des petits pieds, jadis infatigables,  
La maison désormais n'entendra plus le bruit,  
Plus de babil joyeux, de caresses aimables,  
C'est le froid, c'est la nuit.

Car l'enfant est mourante. Elle parle en délire :  
« Les anges viendront-ils me prendre par la main  
« Pour vivre au milieu d'eux, ou bien... vont-  
« Ote-toi du chemin?... [ils me dire :

« Je m'ennuyais souvent, je ne savais que faire ;  
« De ton petit enfant, tu n'avais plus besoin...  
« Est-ce ainsi dans le ciel ? Faut-il toujours se  
Et se tenir bien loin ? » [taire

Oh ! pour nos chers petits, soyons pleins de  
[tendresse ;  
Près de nous, sur nos cœurs, sachons les retenir !  
Peut-être hélas ! bientôt leurs baisers, leurs  
[caresses  
Ne seront plus qu'un souvenir !

M<sup>me</sup> ROBERT.



## L'étiquette de l'enfance

JULIA-A LELAND.

Aussitôt qu'un enfant est en âge de s'asseoir à table avec les adultes, il faut lui apprendre à se comporter convenablement. Tant qu'il sera trop jeune pour tenir un couteau et une fourchette, on lui permettra l'usage d'une cuiller d'enfant qu'il tiendra à sa manière. L'essentiel pour le moment, c'est la propreté. Il va sans dire qu'on ne reprendra pas l'enfant devant des étrangers à tout instant, et qu'il suffira de lui dire : « Sois bien propre, mon chéri ». Au cas contraire, la seule alternative serait de le bannir de la salle à manger. De cette

façon, l'enfant apprendra que sa présence en société dépend de sa bonne conduite.

A table, l'enfant devra apprendre que l'essentiel pour lui c'est d'éviter d'être bruyant. Il faut qu'il apprenne à approcher sa chaise de la table en la prenant des deux mains pour s'asseoir ensuite sans bruit. On ne doit jamais lui permettre de la faire marcher sur ses jambes. Quand il sort de table il doit éviter également de faire grincer sa chaise sur le parquet. Le grincement des chaises n'est pas admis chez les gens comme il faut.

L'enfant bien élevé, admis à la table des visiteurs, ne prendra la parole que pour répondre aux questions qui lui sont adressées. S'il désire quelque chose, il se tournera vers sa mère qui au premier moment de silence lui dira : « Tu désires, mon chéri ? » S'il s'avisait de commencer un long discours sur un sujet de son crû, on lui imposerait poliment le silence.

Il va sans dire que quand les enfants mangent seuls avec leur mère, ils doivent jouir d'une beaucoup plus grande liberté. Les enfants ont naturellement l'impression qu'ils sont déjà d'âge mûr, et si on ne leur permettait jamais de converser librement, leur développement normal en souffrirait.

A table, on ne doit pas permettre à l'enfant de choisir ses mets et de dire : « Je n'aime pas ceci, j'aime mieux cela ». Il devra se contenter de dire : « Non merci ». C'est une leçon de dignité à lui apprendre.

Dès le berceau l'enfant apprendra le respect et la courtoisie vis-à-vis de ses aînés. S'il entre un étranger d'un rang égal à celui de ses parents, l'enfant se lèvera discrètement de son siège et restera debout jusqu'à ce que le visiteur se soit assis. Il n'offrira pas son siège, afin de laisser au nouvel arrivant le droit de choisir. En sortant de la pièce l'enfant bien élevé laissera la personne plus âgée sortir la première.

Les enfants doivent apprendre l'obéissance et savoir que « non » veut dire « non ». Un enfant gracieux obéira toujours et ne pleurnichera pas quand on lui demandera de faire quelque chose qui lui déplaît.

Ne négligeons pas la courtoisie des paroles. L'enfant à qui un étranger s'adresse ne répondra pas : « Oui » ou « Non », mais bien : « Oui Monsieur », « Non Madame ». Si c'est une connaissance intime de la famille, il dira : « Oui monsieur Jacques », « Non madame Blanc ».

Détail qui va sans dire, les enfants doivent prendre l'habitude de dire dès le matin : « Bonjour papa, bonjour maman ».

(R. & H.)

« Les mères sont les jardinières des petits enfants, soignant la plante humaine au soleil de leur amour, et la faisant s'épanouir comme la fleur sans la comprimer, sans la froisser, d'après les lois de la nature et selon la volonté de Dieu. »

## RÉFORME SANITAIRE

### Conseils d'hygiène aux ouvriers

L'ennemi de la race cherche à diminuer la bonne influence de tout ouvrier et de toute ouvrière de la cause de Dieu. S'il peut empêcher, par leurs défaillances, que le message de salut soit rapidement proclamé, il aura gagné du temps. Comme un général très expérimenté, il dispose ses forces pour l'attaque juste à l'endroit où il peut frapper des coups décisifs, portant la plus forte atteinte à l'œuvre de son ennemi séculaire, le Prince Emmanuel. Voyant qu'il a affaire à un peuple qui se retranche derrière la Parole de Dieu et qui s'attache à la saine doctrine du Message, il cherche à nous faire tomber en affaiblissant notre santé physique. Il s'évertue à nous faire oublier l'importance des principes dont l'ensemble constitue la réforme sanitaire. Et lorsque, par suite de notre ignorance ou de notre négligence, nous tombons malades, il nous pousse à chercher le soulagement de nos maux dans toutes les directions sauf dans la bonne.

Il a plu à notre Père céleste de confier les richesses insondables de sa grâce à des vases de terre et Il daigne nous employer à la proclamation de l'Évangile glorieux. Malgré nos forces physiques et mentales limitées, malgré nos capacités très variables, le Saint-Esprit nous conduit en nous instruisant ligne sur ligne, précepte sur précepte, ici un peu de lumière, là un nouvel éclat de la pensée divine, le tout afin que nous ayons la vie en abondance. Il nous enseigne à cultiver une santé robuste et une âme forte, afin que le Message de vie puisse être rapidement répandu. Nous avons à faire face à la fatigue, aux privations; aux microbes et à la maladie; la mort même nous guette, mais avec une forte résistance vitale nous serons à même de supporter et de surmonter ces difficultés.

Pour ceux d'entre nous qui voyagent, les dangers se trouvent dans les trains et les endroits publics qui en général pullulent de microbes de tout espèces, surtout ceux de la grippe, de la pneumonie et du vulgaire rhume de cerveau. En nous approchant trop près d'une personne qui parle, l'air que nous respirons est rempli de gouttelettes de salive projetées de sa bouche. Aussi petites qu'elles soient ces gouttelettes sont assez grandes pour transporter toute une colonie de microbes virulents et les déposer dans nos voies respiratoires. Si la résistance vitale fléchit un peu à cause de la fatigue, du manque de sommeil, d'une atmosphère viciée ou pour toute autre raison, il se peut que le terrain de propagation soit favorable et que les microbes commencent leur œuvre néfaste. Pour prévenir ce danger il faut prendre avec soi en voyage un flacon d'huile de paraffine mentholée (1/50 à 1/80), et à plusieurs reprises pendant le trajet en introduire 4 à 5 gouttes dans chaque narine en respirant fortement et en tenant la tête renversée en arrière pour que le médicament puisse se répandre partout. Cette habitude ne fera pas de mal aux voies respiratoires et nous protégera de bien des maux. Pour rendre le traitement encore plus efficace on peut employer un pulvérisateur afin de faire pénétrer

le menthol jusqu'à la trachée artère et dans les bronches.

Au lever, sans pratiquer peut-être les ablutions froides ou le tub des anglais, vous pouvez simplement faire des frictions froides au gant mouillé avec une paire de gants de crin ou de mitaines en lacet de lin, de chanvre, d'orties ou d'étoffe rêche quelconque.

Les lits humides et froids sont dangereux parce qu'ils donnent à leurs occupants des refroidissements et des rhumatismes. Insistez donc toujours pour que votre lit soit sec, et aéré. Méfiez-vous des vieux édredons; évitez surtout de les avoir trop près de la peau car ils font transpirer et rendent l'organisme délicat.

Être végétarien en route, voilà souvent un problème difficile, car il faut prendre au moins deux bons repas par jour, même pendant le voyage. C'est une erreur de se priver de nourriture pendant un trajet fatigant, surtout pendant la saison froide. Tout ce qui diminue la vitalité, même momentanément, diminue l'efficacité des défenses contre les microbes. Il n'est pas nécessaire que le repas soit plantureux, mais il doit être pris avec appétit. De bon pain avec des tranches de protose ou des sandwiches aux œufs, des noix, des noisettes, ou des amandes, des fruits frais, fourniront les forces nécessaires pendant la saison chaude; mais pendant la saison froide il serait prudent d'ajouter du lait chaud ou de la soupe chaude conservée dans un thermos, si l'on n'a pas le temps ou l'occasion de prendre un repas en règle.

Quand on est affairé et préoccupé, il vaut mieux ne pas manger beaucoup et si, à cet état, s'ajoutent de l'énerverment et de la fatigue la prudence suggère de ne rien manger du tout, mais de boire plutôt quelque chose de chaud, quitte à manger une fois l'esprit et le corps en repos.

Bien des personnes souffrent d'une espèce de constipation soit parce qu'elles sont nerveuses, soit parce qu'elles ne peuvent pas s'adapter aux irrégularités et aux désagréments d'un voyage. Il faut une vigilance soutenue pour ne pas déroger aux habitudes saines du foyer. Puisque la santé est en jeu il ne faut pas permettre que les habitudes régulières soient changées, à moins de force majeure.

En voyage il faut se prémunir contre la constipation en absorbant en se couchant une à deux cuillerées à soupe d'huile de paraffine, lubrifiant qui agit mécaniquement sur le tube digestif. Le Branomalt, le Sonomalt ou tout autre préparation de son et d'agar-agar est aussi très utile dans ce cas.

Quel que soit notre travail, même si nous devons faire un long voyage, il ne faut pas oublier que l'exercice physique est une règle impérative de la vie. Il faut que nos 500 muscles se contractent et se relâchent maintes fois chaque jour pour que notre circulation, notre respiration, notre digestion et notre puissance cérébrale puissent atteindre leur plus haut degré de perfection.

J'aimerais donner ici un témoignage personnel sur la valeur de l'exercice. Lorsque je suis venu en Suisse en 1895 j'avais suivi, tant bien que mal les principes de la réforme sanitaire depuis sept ans. J'avais fait environ six ans d'études médicales et pendant ce temps j'avais dû forcément combiner l'effort mental et physique, et souvent travailler de longues heures pour subvenir aux besoins de ma famille. J'étais étonné de pouvoir supporter autant de travail, moi qui avais eu jusque-là une santé plu-

tôt délicate. Mais je comprends maintenant combien il m'a été bon de faire du travail musculaire pendant mes études.

Arrivé en Europe, j'ai négligé plus ou moins l'exercice physique, mais, pour établir le Sanatorium j'ai souvent été obligé de voyager en Suisse et j'ai toujours trouvé qu'un régime restreint, l'air frais et la marche me faisaient du bien, de sorte que je rentrais plutôt reposé que fatigué. Après que le Sanatorium fut transporté à Gland je dus travailler à la préparation du livre *Mon Médecin*, ce qui me valut un surmenage mental dont le résultat néfaste ne tarda pas à se manifester par une faiblesse musculaire, une sensation de froid, un dégoût de tout exercice, même intellectuel, du pessimisme, la peur de rencontrer les malades, etc. Bref, c'était un état de santé déplorable pour un médecin.... Un ami, voyant mon état, me prescrivit deux heures de travail par jour. J'ai commencé par bûcher du bois, puis transporter du sable, défoncer des jardins, etc. Au bout de trois mois de cette vie, j'étais un autre homme et je retrouvai avec mes muscles d'autrefois la joie de pouvoir travailler.

La leçon m'a été salutaire et je me garderais bien de retomber dans le même cercle vicieux. Il faut qu'il y ait un juste équilibre entre les fonctions du système nerveux et celles du système musculaire.

Frères et sœurs, n'oubliez jamais la prescription universelle que Dieu a donnée à notre père Adam, prescription qui n'a rien perdu de sa force aujourd'hui, et qui s'adresse aussi bien aux intellectuels qu'aux fermiers.

Vous comprenez maintenant pourquoi je reviens souvent sur ce sujet de l'exercice dans notre journal *Vie et Santé*. Il est bien entendu que l'exercice n'est pas une panacée pour tous les maux, mais c'est un des meilleurs remèdes et le plus facile à appliquer presque dans toutes les circonstances de la vie. Tout le monde ne peut pas faire du jardinage, il est vrai, mais chacun peut se demander en lisant ces lignes : « Quel est l'exercice que je puis faire pour me maintenir en bon état ? » Saisissant l'importance de ce principe, chacun s'évertuera à le mettre en pratique suivant ses possibilités. Pour être salutaire au plus haut degré, tout exercice physique doit provoquer une transpiration plus ou moins abondante, car la transpiration est une soupape de sûreté pour tout l'organisme.

À mon avis il y a deux prescriptions universelles et divines qu'on ne peut ignorer qu'au péril de sa vie. Ce sont : le végétarisme et l'obligation de gagner son pain à la sueur de son front. Il se peut que ce soit difficile de rester strictement végétarien en tout lieu sur la terre, mais il est cependant nécessaire de rester fidèle à ces prescriptions divines autant que faire se peut. Le plan de Dieu pour nous, même après la chute, a été que chaque famille devait avoir un coin de terre à cultiver de génération en génération, et Dieu n'a-t-Il pas promis que sur la terre nouvelle chacun planterait sa vigne et en mangerait les fruits ? « En ce jour là dit l'Éternel des armées vous vous inviterez les uns les autres sous la vigne et sous le figuier. » Zach. 3 : 10. Dieu nous a créés pour ce genre de vie et si nous négligeons d'obéir à ce commandement, nous en subirons les conséquences. Le monde souffre aujourd'hui parce qu'on a abandonné la campagne en faveur de la ville. On oublie que les vivres viennent de la campagne et que la vie de famille à la cam-

pagne est beaucoup plus saine physiquement et moralement qu'à la ville où l'on est entassé dans des logements étroits et insalubres. Dieu, prévoyant que les villes seraient, dans les derniers temps surtout, les centres de sédition, de vice, de révolution et de perte, avertit son peuple maintes fois de s'éloigner d'elles. Depuis 50 ans que l'œuvre a été commencée en Suisse et en France, que de vies n'ont pas été sacrifiées prématurément parmi nos ouvriers à cause d'un travail trop sédentaire, avec surmenage intellectuel.... Parmi nos chefs combien n'y en a-t-il pas qui sont devenus des demi-malades, à leur grand chagrin, pour avoir négligé de se conformer à ce principe vital ? Ce que le chrétien sème il le moissonnera tout aussi bien que les gens du monde récoltent les conséquences de leur négligence des lois de la santé.

Il est de toute nécessité, frères et sœurs, d'attirer votre attention sur ces prescriptions divines car c'est seulement en leur obéissant que vous obtiendrez la résistance vitale nécessaire pour affronter les épreuves des derniers jours. Si jamais un peuple a eu besoin d'être sain et fort spirituellement, intellectuellement et physiquement, c'est le peuple qui doit achever l'œuvre de Dieu sur la terre.

Pendant le temps de détresse dans lequel nous sommes déjà entrés, quelles privations et quelles fatigues n'aurons-nous pas à supporter ?

Nos ouvriers qui souffrent souvent du manque de confort et qui sont obligés de vivre très frugalement, se préparent déjà pour ces temps-là. Ils ont à présenter au monde un message impopulaire et ils veulent s'acquitter fidèlement de leur tâche. Ils sont exposés aux maladies infectieuses, au manque de sommeil pendant les voyages fatigants, à toutes sortes d'irrégularités dans leur vie journalière et à bien d'autres épreuves encore. Mais avec une santé bien entretenue on peut faire face à tout avec joie dans l'assurance d'être béni au service du Maître.

Le danger de tomber dans les extrêmes est grand. L'histoire de Job est là pour nous montrer ce qui nous arriverait si Dieu retirait sa main protectrice, même un seul instant, car Satan déteste toute la race humaine et particulièrement les serviteurs de Dieu. C'est pour cela qu'il faut étudier la réforme sanitaire sous toutes ses faces afin de pouvoir résister aux tentations subtiles de l'ennemi. Il nous poussera soit à l'indifférence, soit au fanatisme.

Nous sommes enclins à prolonger une occupation qui nous plaît et qui nous absorbe et de raccourcir ou de négliger un devoir qui ne nous plaît pas. Notre idéal est élevé, la connaissance ne nous manque pas, mais « l'esprit est prompt et la chair est faible ». Quel effort ne faut-il pas faire pour s'arracher au lit confortable en pensant que pour être fidèle aux principes de l'hygiène, c'est l'ablution froide qui nous attend ! Nous savons aussi que le secret du succès de la journée dépend des moments précieux passés dans la lecture de la Bible et de la prière, et cependant nous avons à lutter avec le vieil homme pour que ce tête à tête avec Dieu ne soit pas négligé ou écourté. Cette lutte même se retrouve dans tous les domaines de la vie.

La loi de Dieu est écrite sur chaque fibre de notre être. *Seule*, l'obéissance de la foi entre en ligne devant Dieu. Seuls ceux qui lui obéissent en toutes choses verront l'accomplissement intégral de ses promesses.

## Classes Infantines

### DE L'ÉCOLE DU SABBAT

Leçon 7. — 14 février 1925

#### Les premiers disciples. — Le premier miracle. — Les vendeurs chassés du temple

*Texte de la leçon* : Jean 1 : 40-49 ; 2.

*Verset à apprendre par cœur* : « Faites ce qu'il vous dira. » Jean 5 : 2.

1. Jésus avait été baptisé dans le Jourdain, il avait été emmené au désert par Satan et Jean-Baptiste continuait à prêcher à la foule. Un jour que Jean prêchait, il vit Jésus et il le désigna en disant : « Voici l'Agneau de Dieu ».

2. Deux hommes qui avaient suivi fidèlement Jean, suivirent désormais Jésus. L'un d'eux était André. André alla chercher son frère Simon, lui parla du Sauveur et l'amena à Jésus.

3. Le jour suivant, Jésus vit Philippe et lui dit : « Suis-moi. » Philippe se rendit vers un de ses amis, Nathanaël, qui avait entendu la prédication de Jean. Nathanaël était en prière sous un figuier lorsque Philippe le trouva et l'invita à venir avec lui voir Jésus. Ces quatre hommes, André, Simon, Philippe et Nathanaël devinrent les premiers disciples de Jésus.

4. Jésus et ses disciples se rendirent dans la petite ville de Cana, située non loin de la ville de Nazareth. « Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là, et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. » Ce devait être une grande joie pour Marie de revoir son fils après une si longue absence.

5. Il était de coutume dans ce temps-là, d'offrir du vin aux invités. Avant que la fête fût terminée, on découvrit qu'il n'y avait pas assez de vin. « La mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. » Jésus répondit respectueusement à sa mère, mais il ne lui dit pas qu'il avait le pouvoir de remédier à la situation. Pourtant, sa mère dit aux serveurs : « Faites ce qu'il vous dira. »

6. « Or il y avait six vases de pierre, destinés aux purifications des Juifs, et contenant chacun deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces vases. Et ils les remplirent jusqu'au bord. Puisse maintenant, leur dit-il, et portez-en à l'ordonnateur du repas. Et ils en portèrent.

7. « Quand l'ordonnateur eut goûté l'eau changée en vin, — ne sachant pas d'où venait ce vin, tandis que les serveurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien, — il appela l'époux, et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon après qu'on s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent. Tel fut à Cana en Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. »

8. Chaque année les Juifs célébraient la fête de Pâque à Jérusalem, et de toutes les parties de la Palestine, les gens venaient y prendre part. Pendant la Pâque, un grand nombre d'animaux étaient offerts en sacrifices. Les Juifs qui venaient de très loin ne pouvant amener les animaux nécessaires avec eux, en achetaient sur place. Les marchands amenaient leurs bœufs et leurs brebis dans la cour du temple et en faisaient le commerce. Cela était une cause de bruit, de querelles et de désordre.

9. Tout l'argent étranger qui était apporté pour subvenir aux besoins du temple devait être changé en monnaie du temple. Des changeurs avaient dressé leurs tables dans la cour du temple. Ils étaient peu honnêtes et volaient souvent ceux qui venaient changer de l'argent. Les Juifs semblaient avoir oublié que le temple était un lieu saint et sacré.

10. « La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem. Il trouva dans le temple les vendeurs de bœufs, de brebis et de pigeons, et les changeurs assis. » Ils considéraient le temple comme un marché.

11. « Jésus ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les tables ; et il dit aux vendeurs de pigeons : Otez cela d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. »

12. « Pendant que Jésus était à Jérusalem à la fête de Pâque, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. »

#### QUESTIONS

1. Qui est-ce qui a baptisé Jésus ? Quelle victoire Jésus avait-il remportée au désert ? Comment Jean désigna-t-il Jésus au peuple ?

2. Que firent deux des disciples de Jean ? Nommez le premier de ces hommes. Qui André amena-t-il à Jésus ?

3. Qui amena Philippe pour être un disciple de Jésus ? Qui Philippe alla-t-il chercher ? Que faisait Nathanaël ? Nommez les quatre premiers disciples.

4. Où Jésus et ses disciples se rendirent-ils ? Où furent-ils invités ? Qui se trouvait également à la fête ?

5. Qu'est-ce qu'on offrait aux invités dans de telles occasions ? Qu'arriva-t-il avant la fin de la fête ? Que dit Marie à Jésus ? Comment Jésus répondit-il ? Que dit la mère aux serveurs ?

6. A quoi servaient les vases qui se trouvaient là ? Quel ordre Jésus donna-t-il ? Que firent les serveurs ? Quel est l'autre ordre qui fut donné ?

7. Que dit l'ordonnateur du repas lorsqu'il eut goûté le vin ? Qu'ignorait-il ? A quel moment servit-on le meilleur vin ? Quel effet ce miracle produisit-il sur les disciples ?

8. Quelle est la fête qui était célébrée chaque année à Jérusalem ? Qui assistait à cette fête ? Où achetaient-on des animaux pour les sacrifices ?

9. Pourquoi y avait-il des changeurs ? Où s'étaient-ils installés ? Quel avantage ces gens prenaient-ils ? Qu'est-ce que les Juifs semblaient avoir oublié ?

10. Que vit Jésus lorsqu'il entra dans le temple ?

11. Que fit Jésus pour purifier le temple de ce qui le souillait ? Que dit-il ?

12. Quel effet ses actions et ses paroles produisirent-elles sur les personnes présentes ? Comment devons-nous montrer notre respect pour la maison de Dieu ?



Leçon 8. — 21 février 1925

#### La visite de Nicodème à Jésus. — Jean rend témoignage de Jésus

*Texte de la leçon* : Jean 3.

*Verset à apprendre par cœur* : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Jean 3 : 16.

1. Lorsque Jésus chassa les vendeurs et les changeurs du temple, les prêtres et les principaux Juifs se fâchèrent. Ils craignaient cet étranger si puissant. Jésus passa le reste de sa journée à guérir les malades et à venir en aide à ceux qui souffraient et qui étaient tristes. Il ne repoussa pas une seule personne qui vint à Lui. Et il arriva que certains prêtres et certains gouverneurs se demandèrent s'il n'était pas vraiment le grand roi qu'ils attendaient.

2. Il y avait un grand chef juif, nommé Nicodème, qui vit et entendit Jésus. Nicodème attachait beaucoup d'importance aux bonnes œuvres qu'il faisait et se croyait parfait aux yeux de Dieu. Lorsqu'il entendit parler Jésus, il commença à étudier ce que

les prophètes en avaient dit. Nicodème désirait vivement parler avec Jésus, mais il avait honte de se présenter à lui pendant le jour, alors que le monde pouvait le voir. Alors, il vint « auprès de Jésus de nuit et lui dit : Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. »

3. Jésus savait ce qu'il manquait à son visiteur. Il lui dit simplement qu'il lui fallait un nouveau cœur, et que s'il ne mettait pas sa confiance en Dieu au lieu de la mettre en ses bonnes œuvres, il ne serait jamais sauvé. Nicodème fut très surpris et ne semblait pas comprendre ce que Jésus voulait dire.

4. Jésus lui expliqua que l'œuvre du Saint-Esprit sur le cœur est comme le vent. Nous ne pouvons pas voir le vent, mais il souffle dans les feuilles des arbres, agite les fleurs et rafraîchit les lourdes journées d'été. Nous ne pouvons voir l'Esprit de Dieu, mais il change les désirs de nos cœurs enlève notre égoïsme et notre méchanceté, met dans nos cœurs des pensées bonnes et aimables et le désir de faire ce qui est bien. Ce changement s'appelle la nouvelle naissance.

5. Nicodème fut tellement surpris en entendant parler Jésus, qu'il dit : « Comment cela peut-il se faire ? » Jésus répondit aimablement à ce chef vénérable. Il essaya de lui faire comprendre qu'il n'était pas venu pour être un grand roi, mais qu'il voulait surtout régner sur le cœur des hommes afin qu'ils apprennent à faire le bien avec joie, qu'ils haïssent le péché et s'en détournent avec horreur.

6. Nicodème connaissait l'histoire du peuple d'Israël ! alors que celui-ci avait séjourné dans le désert, et s'était découragé parce que la route était pénible. Il savait que les enfants d'Israël s'étaient révoltés contre Dieu et contre Moïse. Lorsque les serpents brûlants surgirent du désert et vinrent mordre les enfants d'Israël, Dieu dit à Moïse : « Fais-toi un serpent brûlant, et place-le sur une perche ; quiconque aura été mordu et le regardera, conservera la vie. »

7. Jésus dit à Nicodème : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle. » Puis Jésus prononça les paroles qui nous sont devenues si précieuses parce qu'elles nous parlent du grand amour de Dieu. « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

8. Nicodème se retira, emportant dans son cœur les paroles de vérité que Jésus lui avait dites. Il ne devint pas immédiatement un disciple de Jésus, mais plus tard il se joignit ouvertement aux croyants et employa sa fortune à soutenir la première église.

9. Jean-Baptiste prêchait toujours, mais jour après jour ses disciples devenaient moins nombreux. Ils lui dirent : « Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, et à qui tu as rendu témoignage, voici, il baptise et tous vont à lui. »

10. Jean aurait pu être égoïste et se fâcher de ce qu'il n'était plus le messager du Seigneur, mais au lieu de cela, il dit à ses disciples : « Vous même m'êtes témoins que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui... Il faut qu'il croisse, et que je diminue. » Jean accomplissait son travail fidèlement, sans porter envie au succès de Jésus, se souvenant que son œuvre était de préparer le chemin pour le Fils de Dieu qui était envoyé au monde pour sauver les pécheurs.

#### QUESTIONS

1. Qu'est-ce qui irrita les prêtres et les chefs des Juifs ? Pourquoi eurent-ils peur de l'étranger ? Comment Jésus passa-t-il la journée après qu'il eut chassé les vendeurs et les changeurs du temple ? En voyant les miracles de Jésus, que firent quelques prêtres et quelques chefs ?

2. Nommez un des chefs. Quelle est l'opinion que Nicodème avait de lui-même ? Que fit-il lorsqu'il en-

tendit Jésus parler ? Que désirait-il faire ? Pourquoi se rendit-il de nuit vers Jésus ? Que lui dit-il ?

3. Qu'est-ce que Jésus sut immédiatement ? De quoi Nicodème avait-il besoin ? En quoi Nicodème devait-il placer sa confiance s'il voulait être sauvé ? Comment Nicodème accepta-t-il ces paroles ?

4. Que dit Jésus de l'œuvre du Saint-Esprit. Bien que nous ne voyons pas le vent, que fait-il ? Bien que nous ne voyons pas l'Esprit de Dieu, que fait-il ? Comment appelle-t-on ce changement ?

5. Dans sa surprise, que dit Nicodème ? Qu'est-ce que Jésus essaya de lui faire comprendre ? Sur quoi Jésus voulait-il régner ? Lorsque Jésus règne sur le cœur des gens, qu'est-ce qu'ils aiment ? Qu'haïssent-ils ?

6. Racontez l'expérience que les enfants d'Israël firent dans le désert avec les serpents brûlants ? Quel remède Dieu donna-t-il ?

7. Comment Jésus parla-t-il de ces choses à Nicodème ? Quelles sont les paroles précieuses que Jésus prononça ensuite ?

8. Qu'est-ce que Nicodème emporta dans son cœur ? Que fit-il plus tard ?

9. Que faisait Jean-Baptiste ? Quel est le changement qui se produisit ? Qu'est-ce que les disciples de Jean dirent ?

10. Dans quel esprit Jean aurait-il pu constater cela ? Que rappela-t-il à ses disciples ? Que dit-il de Jésus ? Que dit-il de lui-même ? Comment Jean accomplissait-il son travail ?

*Le SANATORIUM du LEMAN, à Gland, Vaud, cherche une personne soigneuse, pas trop jeune, capable de laver proprement la vaisselle sans l'ébrécher ni la casser. S'adresser au Sanatorium.*

Un frère belge désire entrer en rapport avec représentants ou particuliers suisses, pour la vente de tissus et d'autres marchandises provenant directement d'une fabrique belge. Fournirait échantillons sur demande. S'adresser à M. Henri Maréchal, rue des Français, 85, ANS-LEZ-LIEGE, Belgique.

## DU LAIT AVEC DU SANOCAF

c'est pour enfants, adultes et vieillards adventistes, le seul et le meilleur succédané du Café. — Nourrissant, rafraîchissant, économique.

Echantillon 250 gr. 2 fr. 40 franco.

2 kg. 500 franco : 17 fr. 50 contre mandat poste à M.-E. Delessert, fabricant, Villeneuve-lès-Avignon (Gard).

Chèques postaux : Montpellier : 37-57.

R. C. 249 Uzès.

6-3

## LA REVUE ADVENTISTE

Journal paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :

DAMMARIE-LES-LYS (S.-et-M.), France

Prix de l'abonnement

	Un an	6 mois
France, Belgique et Colonies	12 fr.	7 fr.
Etranger (argent français)	14 fr.	8 fr.
Suisse (argent suisse)	6 fr.	3 fr. 50

#### AGENTS :

PARIS, 1 Nicolas Roret, 13<sup>e</sup> LYON, 3 Ste Marie-des-Terreux  
STRASBOURG, 144 Grand'Rue LAUSANNE, 1 av. de Beaulieu  
BRUXELLES, 174 Bd Anspach ALGER, 2, rue Robert Estoublon

## REVUE ADVENTISTE

Nous avons été heureux de saluer, à son passage à Dammarie, frère Klose, de Séoul (Corée), secrétaire du département de la mission intérieure et chef du colportage de l'Union coréenne.

Un cours de conférences se poursuit actuellement à Luxembourg. Le territoire du Grand-Duché, faisant partie de la Conférence de l'Est de la France, a été cédé à la Conférence belge.

Un de nos colporteurs suisses, à la suite de dénonciations de la part du clergé, avait été condamné à une amende de 200 francs. Nos frères, ayant fait appel, comparurent en jugement le 17 novembre dernier. A leur grande satisfaction, l'amende fut annulée et les frais mis à la charge de l'Etat.

Les 19 et 20 novembre dernier, notre Séminaire de Friedensau, la première école adventiste fondée en Europe, a célébré son vingt-cinquième anniversaire.

Frère W.-E. Read, secrétaire des Missions étrangères de la Division européenne, se dispose à visiter nos stations missionnaires africaines.

Pendant le troisième trimestre 1924, le nombre de nos membres en Europe s'est accru de 1983, ce qui fait, au 30 septembre, un total de 74.585 membres.

Aimer à lire, c'est faire échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses. — *Montesquieu.*

## Feuilles d'Automne

Une série de dix sujets, imprimés séparément sur feuilles volantes, vient de sortir de presse. Voici les titres de ces dix *Feuilles d'Automne* :

1. *Que sont les Saintes Ecritures*
2. *La Parole prophétique*
3. *Les Signes de la Fin*
4. *La seconde venue du Seigneur*
5. *La Loi de Dieu*
6. *Le Repos de Dieu*
7. *Un Grand Message*
8. *La Mort, la Vie future*
9. *Le Millénium*
10. *La Demeure des Elus*

La série des 10 *Feuilles d'Automne* : 60 cent.

Faites vos commandes à votre Librairie

## NÉCROLOGIE

« Elle a du prix aux yeux de l'Eternel,  
La mort de ceux qui l'aiment. »  
Psa. 116 : 15.

*Sœur WUILLEUMIER.* — Le 26 décembre dernier, l'église de Gland accompagnait sœur Marie Willeumier, de Begnins, au champ de repos.

Sœur Willeumier avait accepté le message adventiste en 1882, et pendant près de cinquante ans, elle fit connaître autour d'elle la vérité qui faisait toute sa joie.

Notre sœur souffrait depuis de longs mois, mais elle avait compris que ce qui importe, c'est de tout remettre entre les mains de Dieu. Elle dort, mais ses œuvres parlent encore, et ceux qu'elle vient de quitter savent que bientôt elle sortira du tombeau, transformée.

Frère Dexter adressa quelques paroles encourageantes au domicile mortuaire, après avoir lu le verset qui dit : « O mort où est ton aiguillon, ô sépulcre, où est la victoire. »

Nous exprimons notre profonde et sincère sympathie à la famille affligée dans l'épreuve qu'elle vient de traverser.

MARIE PROVIN.

*Sœur DE FOREST.* — L'église de Gland vient encore de perdre un membre en la personne de sœur Amy De Forest, épouse de notre frère, le docteur P.-A. De Forest, qui s'est endormie le 28 décembre dernier, dans sa 55<sup>e</sup> année.

Convertie dès l'âge de seize ans, le rêve de sa vie eut été de se consacrer au salut des païens d'Afrique, mais Dieu en avait décidé autrement ; la Suisse devint le champ de travail de notre sœur et de époux.

Il y avait trois ans que notre sœur était malade, mais les derniers moments de sa vie furent particulièrement douloureux. Cependant, elle était remplie de courage à la pensée que Celui qui l'avait soutenue pendant si longtemps était encore là pour lui aider à franchir les portes de la mort.

Frère Olson, qui présida le service funèbre, choisit son texte dans les premiers versets du chapitre 14 de Job, où l'homme est comparé à la fleur des champs.

Nous renouvelons ici l'expression de notre sympathie affectueuse à la famille de notre sœur.

MARIE PROVIN.

*Sœur ROSSIER.* — L'église du Valais vient d'être éprouvée par la mort de sœur Rossier, décédée le 29 décembre dernier à l'âge de 68 ans après une courte maladie.

En 1913 lorsque le message fut présenté à notre sœur par les frères Provin et Monnier, son cœur déborda de joie pour son Sauveur. Sa vie entière fut un témoignage vivant de son amour pour Dieu. Quelques instants avant de mourir, présentant sa Bible à ceux qui l'entouraient, elle leur dit : « Je vous laisse le trésor qui a fait mon unique bonheur. »

Notre sœur s'est endormie paisiblement, confiante en la résurrection prochaine.

Frère Guyot apporta des paroles de consolation à un public nombreux et nous exhorta à chercher le salut pendant qu'il en est temps.

Nous renouvelons ici notre sympathie chrétienne à la famille éprouvée.

C. VEUTHEY.

Le rédacteur : MAURICE TIÈCHE

Le gérant : SAMUEL BADAUT

Librairie *Les Signes des Temps*, 1, av. de Beaulieu Lausanne